

XYZ. La revue de la nouvelle

La limousine de la Divine

André Berthiaume



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (1990). La limousine de la Divine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 23–24.

Si cela est « sortir », eh bien, nous sortions quasi tous les jours. C'était devenu une sorte de rituel. Toutefois, je me demande encore quelle délectation elle éprouvait à ces errances dans les rues achalandées.

Il faut dire que la campagne, elle la trouvait « dé-gueu-lasse ». Dans ces conditions, pas question de projeter un pique-nique, encore moins une partie de pêche ! J'écoutais sans broncher ses perpétuels anathèmes, je ne me serais pas permis de répliquer. Elle m'aurait sans doute dit — avec son accent nordique et inimitable : « Vous, tenez-vous-en à votre rôle. »

Elle ne sortait jamais sans dissimuler son visage derrière des lunettes noires. D'ailleurs, c'est ainsi, à demi masquée, que ces dernières années, on le sait, journaux et revues la représentaient toujours.

Elle prenait soin de monter dans la Mercedes blanche avant la sortie du garage, manœuvre à la fois discrète et solennelle. En ville, je notais avec amusement la réaction des badauds : un peu incrédules, ils regardaient passer un long véhicule bas, qui, à cause des vitres teintées, semblait vide. Évidemment, au retour de nos promenades, elle ne quittait sa banquette qu'une fois la porte du garage bien refermée. Sans doute pour éviter les journalistes ou les admirateurs nostalgiques — s'il s'en trouvait encore. Aussi peut-être un peu par goût, parce qu'elle s'était habituée à cette existence de taupe de luxe. Elle n'avait pas la phobie des lieux clos ; bien au contraire, elle les recherchait. J'ignorais à quel point, grâce à l'auto, au métro, à l'avion, on peut vivre enfermé : sur terre, sous terre, dans les airs.

Le spacieux rétroviseur de la limousine était un écran miniature, et j'étais le seul à la voir jouer son dernier rôle. J'étais d'ailleurs d'avis qu'elle l'interprétait d'une façon pathétique, inoubliable. Parce que pour moi seul.

Dans la Mercedes où elle disposait d'un bar et d'un poste de télévision, elle se droguait littéralement d'informations.

D'inondations, de révolutions, de séismes, de cataclysmes. Je le sais parce que, devenue un peu sourde avec l'âge, elle réglait le son du récepteur assez fort. Elle recherchait fébrilement les plus récentes nouvelles en passant d'une chaîne à l'autre. Pourquoi? Je me le demande aussi. Mais je ne l'ai jamais vue lire un journal. Un jour que je lui en ai offert un, elle s'est exclamée: « Oh non, ça salit trop les doigts! »

En revanche, elle dévorait les biographies, témoignages et journaux intimes d'anciennes vedettes de l'écran: je stationnais en deuxième file devant une librairie et laissais rouler le moteur, fonctionner les clignotants, le temps de demander le dernier titre. Ces livres concernaient parfois ses ex-partenaires, ex-maris ou même ex-amants. Sans doute voulait-elle savoir si l'on y parlait d'elle, et surtout dans quels termes. En tout cas, après les avoir lus, brisés, mais jamais annotés, elle me les offrait: « Tenez, lisez, mon cher! Ça vous amusera peut-être... » Je me contentais de regarder les photos dont plusieurs reproduisaient son beau visage d'antan et d'accumuler les bouquins dans un carton. Écrivait-elle son journal en vue d'une publication posthume? J'ai longtemps été son chauffeur et n'ai cessé de m'interroger. Aujourd'hui, je pense que ces questions sans réponses contribuaient au mystère, alimentaient ma vénération. Je ne vois pas d'autre raison à mon indéfectible attachement.

En dépit de mes sentiments partagés, je suis resté toutes ces années à son service parce que, dans le temps, ses films m'avaient envoûté. Même ses plus retentissants navets. Je savais très bien que tout cela n'était qu'images, cadrages, éclairages et doublages, mais je n'y pouvais rien: j'étais souvent plus remué devant l'écran que dans la vie.

La Divine n'était pas immortelle. Aujourd'hui, en tête du cortège, je conduis lentement le corbillard qui l'amène au cimetière. On m'a accordé ce privilège pour la dernière sortie du monstre sacré. Et c'est comme si, au fond, peu de choses avaient changé. Il y a une troublante ressemblance entre les deux limousines, somptueuses et silencieuses. Sauf que celle-ci est noire. Ai-je toujours été au service de la mort? Après l'inhumation, quand j'aurai remis ma veste et ma casquette, je descendrai dans la ville et marcherai comme un nouveau-né.